

Concevoir la peste

*O*n pouvait lire récemment, dans la correspondance de l'Association psychanalytique internationale à ses membres, un rappel qui laisse songeur. Il y était dit que l'analyse personnelle des candidats-psychanalystes, ainsi que les analyses supervisées dont ceux-ci sont responsables, doivent comporter quatre séances par semaine, en des jours différents, chacune d'une durée minimale de quarante-cinq minutes, et que ceux qui ne se conformeraient pas à ces exigences, devraient être « rapportés » par leurs instituts au comité des standards de l'A.P.I.



La tentation de la forme

Faut-il que je résiste à faire, après bien d'autres, le procès de l'Internationale pour un dirigisme qui traduit une conception arrêtée du processus psychanalytique et une standardisation intrusive des démarches personnelles, ainsi redevenues des *psychanalyses didactiques* au sens le plus étroit du mot ? L'établissement et l'application de standards en psychanalyse trouvent ici un si bel exemple qu'il serait peut-être trop facile

de m'en dissocier en dénonçant de tels abus de pouvoir. Car, il ne faut pas l'oublier, j'aurais, moi aussi, mon petit « comité des standards », plus ou moins subtil, à usage personnel. Qui ne l'a pas ? Quand le psychanalyste veut se différencier du psychothérapeute psychanalytique et quand celui-ci se démarque des autres psychothérapeutes, ne statuent-ils pas sur la fréquence des séances ou sur toute autre condition discriminatoire qui leur serait propre ?

Et justement, le propre du psychanalyste, s'il n'est fait que de mesurable, de visible et d'uniforme, ne peut être que trompeur, en particulier quand il prétend tenir lieu d'éthique d'une cure dont l'essentiel devrait plutôt se jouer dans l'insaisissable des motions inconscientes. Du côté de la formation des psychanalystes, l'établissement d'un corpus uniforme, en ce qui a trait principalement au contrôle de la cure, risque de faire rendre l'âme à un projet générateur singulier, en banalisant les mobiles de chacun des sujets. À cet effet, *standardiser* viserait à rendre conforme une progéniture disparate qui ferait trop courir le risque de ne plus reconnaître ses petits ; et, on le sait, filiation oblige.

Enfin, il va de soi que toutes ces réserves ne m'empêcheront pas de continuer à croire que mes voisins sont plus portés que moi-même sur les *standards* — ce qui est sans doute la pure vérité — et que l'Internationale, davantage pour des raisons politiques que psychanalytiques, incarne parfaitement la tendance à l'uniformité — ce qui n'est pas moins vrai. Cela étant enfin bien établi, je ne pourrai, toutefois, faire l'économie d'avoir à reconnaître chez moi la tentation de la forme, quand ce n'est de l'uniforme, et d'avoir à douter que la petite taille de nos collectifs locaux me mettrait à l'abri de pareilles tendances.

Car, s'il est vrai que ma pratique, clinique et théorique, est conjecturale et qu'elle défend des conceptions dont le caractère reste hypothétique, elle ne devrait, sous aucun prétexte, m'autoriser à ce que l'univocité gagne mes propositions, et plus encore quand il s'agit de formation, car là il y aurait péril dans la descendance.

Joignons tout de suite un autre bel exemple d'uniformité dans le champ psychanalytique : la traduction anglaise de l'œuvre de Freud qu'on appelle, le plus souvent sans broncher, « la Standard ». S'il faut convenir

que toute traduction trahit la conception psychanalytique de son auteur, l'uniformisation de « la Standard » ne tient pas pour autant aux seules fermetures de James Strachey, l'admirable traducteur solitaire, ou aux intrusions politiciennes d'Ernest Jones. Non, l'inquiétant réside plutôt dans l'apparent conformisme de la vaste majorité des lecteurs, qui semblent considérer la « Standard Edition » comme la traduction achevée de l'œuvre de Freud, ignorant ce que celui-ci proposait notamment d'un constant remaniement de tout processus traductif. « Le défaut de traduction, nous l'appelons, en clinique, refoulement », disait-il. Tel serait le risque de l'uniforme qui fige l'incessant glissement de sens, inhérent à toute traduction vivante, sans compter la mouvance exigée des concepts psychanalytiques eux-mêmes. À l'idée de trahir un sens premier, lui infligeant une perte en le traduisant, s'opposerait l'idée d'un déficit imposé à ce sens premier en ne le traduisant pas ou en standardisant une seule traduction. Autrement dit, ce défaut de traduction nous prive de ce que seul peut apporter la diversité des traductions multiples et ouvertes : l'incitation constante à réinterroger le texte plutôt que de l'adopter comme une parole établie.

Depuis son origine, inévitablement, le mouvement psychanalytique, qui évoque autant le processus analytique lui-même qu'à un autre plan la vie des collectifs de psychanalystes, est exposé de diverses façons à la tentation de la forme. La *tentation de la forme* serait toute tendance abusive à saisir ce qui se passe en psychanalyse sans rendre compte de ce qui ne fait que passer et qui ne serait donc plus là, *compris* dans la forme d'un savoir établi. D'autant que ces formes-là, j'y reviendrai, ne tenteraient que de laisser croire à la visibilité de ce qui échappe au visible. Comme toute représentation d'une motion pulsionnelle, elles ne peuvent cependant prétendre être les formes *du* mouvement lui-même, tout au plus elles offriraient des représentations *pour* celui-ci¹. Ultimement, la question reste : ce qu'il y a de mobile dans ces mouvements, mieux encore ce qui mobilise ceux qui en sont affectés, ne saurait-il être conçu intellectuellement, puisqu'il le faut bien, sans être dénaturé ?



La conception de l'inconcevable

La conception intellectuelle oublie souvent ce qu'elle doit au multiple. Cette conception-là est unitaire en ce qu'elle tend à donner une forme à ses diverses composantes pour satisfaire le moi pensant, toujours séduit par la synthèse, lui offrant ce qui lui est étranger comme un reflet de lui-même. C'est ainsi que l'autre sera présenté illusoirement au moi sous la forme de l'autre-moi. Dans ces conditions, ce ne sera qu'au prix d'une subversion radicale qu'une autre conception de l'autre pourra voir le jour, altérité qui serait alors irréductible à *une* forme, à *une* image qu'on a pu croire être la sienne. Le concept d'altérité chercherait ainsi à extirper de l'image de l'autre ce qui tendrait à y être réduit, enfermé, poussé par une croyance imaginaire à le rendre visible pour enfin l'identifier à sa manière. Car, ce qui fait que l'autre est autre, est invisible, inimaginable, inconcevable pour le moi pensant.

Comment peut-on concevoir ce mouvement qui altère l'autre et soi-même sans arrêter ce mouvement ? N'est-ce pas là l'enjeu de la pratique psychanalytique, si l'on croit que pour le psychanalyste, depuis Freud, l'inconscient n'est accessible que par ses dérivés qui ne seraient que des formes, des formations qui témoignent de l'effet de l'inconscient, figures prises par un mouvement qui altère l'un et l'autre sujet en séance, pour les représenter à chaque moi, mais qui ne sauraient prétendre être les figures *de* ce mouvement lui-même.

Nous voilà donc en train de passer, sans y prendre garde, d'une conception de l'inconscient, à une conception de la psychanalyse, d'une conception de l'acte psychanalytique à une conception du psychanalyste lui-même, c'est-à-dire autant ce que conçoit celui-ci que ce qui le conçoit.

*Conception de la conception*

La langue française nous offre un curieux rapprochement. Elle emploie le même mot pour nommer ce qui forme un enfant et ce qui forme un concept. Dès lors, quand on parle français, les mots conception et concevoir donnent à entendre ce qui lierait la conception intellectuelle et la conception du vivant. Or il faut bien en convenir, de ce familier, tout se passe comme si nous ne voulions rien en savoir. Nées d'une même famille,

les deux conceptions s'ignorent, vivent habituellement comme de purs étrangers, si ce n'est que, dans la mesure du moi pensant, une conception unitaire tendrait à réduire la conception de la vie, chez l'humain, à ce qui donne forme à *un* enfant, à ce qui est conçu par *un* homme et par *une* femme. Cette conception entre *individus* ne produit généralement qu'un seul nouvel individu, à leur image. Ainsi, en donnant à la production de la vie la figure d'un enfant, le moi pensant y trouve son compte. Jusque-là il n'y a pas d'obstacle à son entendement imaginaire si ce n'est les permutations fantasmatiques inhérentes à cette « scène primitive ».

Non, ce qui semble inconcevable au moi ce ne serait pas la conception d'un autre individu, mais bien plutôt la conception d'une fécondité innombrable², d'un vivant irréductible à l'image d'*un* autre, débordant la forme attendue. Car cette diversité dans laquelle l'individu se perd de vue dans la prolifération de l'espèce est bien au cœur de ce qui blesse le moi pensant dans l'exclusivité imaginaire de sa conception narcissique du vivant. Il aura beau se projeter tout entier dans l'illusion d'une descendance immortelle, rien n'y fait. Ce vivant-là lui échappe, prolifère de proche en proche, subvertissant toute filiation prévisible, repérable, uniforme. En psychanalyse, cette forme de la vie est appelée le sexuel, mais un sexuel qui échapperait paradoxalement à toute forme, un sexuel délié avant d'être relié, un sexuel vie et mort confondues.

C'est ce vivant-là qui serait inconcevable au moi pensant, fort en synthèse. Ne faudrait-il pas tout autant supposer que c'est ce vivant contagieux, dans sa multiplicité polymorphe et mouvante, que la conception du moi pensant cherche à contrôler, sinon à empêcher ?

Le mouvement psychanalytique, en séance ou hors les murs, n'échappe pas à l'emprise d'une conception qui veut saisir à tout prix ce qui lui résiste. Encore et encore, nous hante ce perpétuel paradoxe de vouloir rendre compte d'un mouvement tout en lui restant fidèle, de vouloir saisir un mouvement sans le figer³.



Le mouvement psychanalytique

Depuis le début de ce siècle, un nombre toujours grandissant d'hommes et de femmes se sont retrouvés *sous l'effet* de la psychanalyse. Parmi ces

personnes, diversement affectées par celle-ci, on pourrait distinguer deux groupes : les analysants et les analystes ; encore que ceux-là deviennent très souvent ceux-ci, la réciproque étant toutefois beaucoup plus rare. Autant dire qu'une certaine diversité s'est développée, depuis l'œuvre de pensée de Freud, dont on voudrait bien croire que les multiples directions ne seraient d'abord tributaires que de la découverte d'un inconscient sexuel insaisissable dont seuls les innombrables formes qui en dérivent sont accessibles à l'entendement.

Mais ces poussées anarchiques et contagieuses, sous l'influence de l'expérience de la psychanalyse elle-même, ont toujours été, tôt ou tard, insupportable au moi, et celui de Freud ne faisait pas exception, comme l'histoire du mouvement psychanalytique à ses débuts en témoigne. C'est ainsi que la peste, ce corps étranger qu'il disait avoir apporté, n'était pas sans fournir ses anticorps. Tant et si bien qu'un siècle plus tard, alors que le nombre des analystes n'a cessé de grandir, relativement à celui-ci, on dirait que le nombre d'analyses proprement dites n'aurait cessé de décroître. Et si cela se confirmait, il faudrait bien admettre que la mouvance psychanalytique elle-même, essentiellement intersubjective en séance, a graduellement fait place au mouvement des diverses communautés d'individus-analystes, mouvement psychanalytique dès lors plus ou moins régi par « la psychologie des masses » sinon par « l'analyse du moi ».

On a l'habitude d'entendre dire que, « pour faire de la psychanalyse, il faut un patient et un collègue ». Que faut-il alors pour *faire* un psychanalyste, et d'où vient qu'on aurait de plus en plus de collègues et de moins en moins de patients ? Serait-ce que, pour *faire* un analyste, même à prétendre s'autoriser de soi-même, on n'aurait besoin que de collègues ? Et qu'à *faire* une analyse entre collègues, on ne saurait concevoir, à coup sûr, qu'un autre collègue ? Il va sans dire que cette conception-là oublierait paradoxalement qu'on ne serait psychanalyste, et parfois, qu'en présence d'un patient. Alors que, pour cette conception-ci, le devenir-analyste serait plus soumis à un événement qu'à un état, à une rencontre qu'à un statut, et exigerait la part de l'autre aux productions inconscientes mutuelles, redonnant à l'évidence priorité aux mouvements des « formations de l'inconscient⁴ » en séance avec un patient sur les conditions de la formation

d'un analyste avec un collègue. Double conception : conception de la psychanalyse, conception du psychanalyste.

Double conception, disait-on aussi, pour ce qui en est de former un concept et de former un enfant. Mais où est le concept, où est l'enfant ? Voilà que dans un glissement trop souvent imperceptible, nous serions portés confusément de la conception de la psychanalyse à la conception du psychanalyste. Au point qu'à la question « qu'est-ce que la psychanalyse ? », on pourrait être tenté de répondre, en parodiant à peine l'A.P.I. : « C'est ce qu'un psychanalyste fait au moins quatre fois par semaine », révélant, par *standards* interposés, une conception sexologique de la psychanalyse qui prendrait la fréquence de l'acte du psychanalyste pour la conception de la psychanalyse elle-même.

Et ici, on le sent bien, ce qui fait problème à concevoir la psychanalyse, c'est la conception du sexuel en psychanalyse, c'est-à-dire l'avènement du sexuel refoulé dans toute rencontre analytique, parce que cet inconscient vie et mort est inconcevable pour le moi bien-pensant ; or, il est remarquable que plus les analystes se multiplient, moins il est question de ce sexuel-là entre collègues... et, de nos jours, moins il est question de ce sexuel-là, plus est mis en question le comportement sexuel des analystes.

C'est ainsi que nous passons, comme si de rien n'était, de l'éthique de la cure psychanalytique à un code de déontologie, à la défense des bonnes mœurs des analystes, sans qu'il soit question le moins du monde de différencier une conception psychanalytique du sexuel.



Rendre l'âme

Dès lors que l'éthique de la psychanalyse quant au sexuel est devenue une affaire de mœurs d'analystes, la question de la multiplicité s'en trouve pervertie en ne se posant désormais qu'en fonction d'un toujours plus grand nombre d'individus-analystes, à travers lequel on tenterait de repérer des filiations, des générations, sinon des familles respectables, laissant entendre ainsi que la conception d'un nouvel analyste tiendrait d'abord à ses tuteurs, superviseurs, concepteurs, formateurs-géniteurs. Bien entendu, ceux-ci peuvent lui donner une forme, une formation, parfois un

titre, sinon un territoire identitaire. Ne sont-ils pas en eux-mêmes, et les transferts résiduels ne font qu'y ajouter, les parents ravivés dans l'imaginaire de ce nouveau collectif proliférant ? Et dans cette génération-là, on ne résiste pas à la tentation de la forme, quand ce n'est de l'uniforme.

Mais, en deçà de la forme qui lui sert de couverture, qu'est-ce qui originairement donne vie à l'analyste si ce n'est, revenons-y, la double rencontre analysant-analyste où l'analyste, tantôt placé en position d'analyste, tantôt placé en position d'analysant, ne saurait prétendre être psychanalyste une fois pour toutes. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir à assurer « la conduite de la cure », montrant par là, dans l'asymétrie de sa double position, combien il ne peut prétendre y être comme *individu*. S'il doit être le gardien du cadre, et de la loi qui le sous-tend, n'est-ce pas pour que celui-ci rende possible la libre circulation où chacun, analyste et analysant, perdra et gagnera *sa* position au bénéfice de l'autre, jusqu'à ne plus savoir ce qui est le propre de l'un et le propre de l'autre. Cette mise en circulation entre deux, faisant écho à la « compréhension mutuelle » originaire, dont Freud parle dans l'*Esquisse*, comme de l'expérience fondatrice de tous les « motifs moraux », évoque un passage plus qu'un état, un mouvement générateur dont la conception ne permet plus de délimiter avec certitude le territoire de chacun, ni la place singulière de qui donne la vie. Dans cet acte psychanalytique fondateur, toujours renouvelé, pluriel et éphémère, ce qui en est de l'effet inconscient n'est révélé qu'à travers la part de l'autre, dans une certaine mutualité qui délie les conceptions déjà là, prêtes à situer les limites de chacun. Non, ce nouveau mouvement générateur ne se contente pas de mêler les deux individus en présence, il leur fournit l'occasion d'apercevoir l'ombre de l'altérité, irréductible à l'image univoque de l'un ou de l'autre. Ici cette instance d'altérité évoquerait plutôt l'autre de tout autre dans un renvoi au multiple débordant de chacun des sujets divisés. Dans le meilleur des cas, l'*individu*, lui qui accepte si difficilement qu'il n'est que la part visible du vivant, en viendrait à se perdre de vue. Emporté par l'effet de l'altérité, il se trouve alors dépossédé de *son* image de lui-même, glissant dans un devenir analyste-analysant renversant et inconciliable pour son moi pensant.



Devenir analyste

Selon cette conception psychanalytique, il serait inconcevable de définir l'analyste coupé de l'analysant sans risquer de le dévitaliser, en le séparant de ce qui le crée toujours dans l'après-coup. Néanmoins, faut-il le rappeler, le nouveau-né analyste est aussi conçu bien autrement : quand on fait plutôt valoir son développement individuel à partir de ses formateurs. Voilà donc, sans conteste, deux conceptions très opposées du devenir analyste : d'un côté, constante remise en circulation d'un innombrable vivant entre-deux, de l'autre, mainmise unitaire d'une trajectoire privée. Mais attention ! Ces conceptions n'appartiennent chacune en exclusivité ni à un groupe ni à une école. Elles sont bien les deux faces inséparables d'une même conception, à l'image de Janus, le dieu des commencements.

Serait-ce ce qu'on veut dire quand on suggère que le devenir analyste est aussi une résistance à l'analyse, comme de laisser entendre qu'une conception du devenir *un* analyste résisterait à une autre conception de « sang mêlé » analyste-analysant ? Comme si en devenant un analyste on reprenait possession d'un territoire individuel, remettant chacun bien à sa place, à l'abri des contagions dont la conception d'une vie proliférante intersubjective fait courir le risque. Cette reprise du contrôle s'exerce donc d'abord sur ce qui serait inconciliable pour le moi pensant, l'inconcevable production d'un au-delà du plaisir de l'individu. Quand il se référait à celui-ci, Freud avait recours tantôt à la visée de l'espèce qui transcende la sexualité individuelle, blessant le narcissisme de tout un chacun, tantôt au sexuel de mort le plus scandaleux dans sa conception même. Résistance à l'analyse ? Qu'il suffise de penser au destin funeste du concept de pulsion de mort dans l'ensemble du mouvement psychanalytique, qui lui a réglé son compte d'une façon ou d'une autre. À ce point, qu'on peut souvent devenir un analyste sans *croire* à cette vie sexuelle de mort⁵ dont la psychanalyse devrait être, pourtant, l'expérience privilégiée. Mais cette psychanalyse-là nécessite l'exigeante disponibilité à la mise à mort, par moments, des territoires individuels par un sexuel qui renverse le moi de chacun et, sur le coup, empêche la pensée du moi de garder sa place, qu'elle ne pourra reprendre, dans le meilleur des cas, qu'après coup et sur le mode de la négation. Trop souvent, cette expérience de dépossession, d'atteinte à la propriété, ravivera plutôt les réactions d'emprise du moi pour

reprendre à la vie pulsionnelle de mort un pouvoir qui l'avait pris par surprise.

La conception unitaire de l'analyste, autoconservatrice, contre-investit donc une conception qui ferait une place à l'inconcevable, qui reconnaîtrait, par moments, ce qu'il faut d'inconcevable pour concevoir. L'altérité radicale de ce sexuel qui déborde le moi serait cet inconcevable au cœur de ce qui provoque le ressaisissement de l'individuel. Cette altérité, comme le sexuel de l'autre, échappe à l'image de l'un et de l'autre où l'autre ne serait que le reflet de l'un, son alter ego, son semblable. Ainsi, en séance, cette inquiétante altérité ne se trouve pas reconnue dans une image de l'analyste qui prendrait sa source dans l'image de l'analysant. Car l'une et l'autre de ces formes-là ne font que se réfléchir, captives du *un* à *un*, sous l'emprise d'une « *two body psychology* », toujours dans le prolongement qui serait plus conforme à une psychologie du moi.

L'altérité dont il s'agit réside plutôt dans un mouvement de passage d'un état à un autre. Ce devenir est altéré momentanément par la poussée génératrice de nouveaux repères identificatoires, quand ceux-ci ne peuvent plus se reposer sur la saisie d'un objet à voir ou à savoir.



Éthique de la cure et déontologie des psychanalystes

Revenons à cette question qui ne devrait pas nous quitter car, s'il est vrai qu'il y a de plus en plus d'analystes et de rassemblements d'analystes et qu'il y a de moins en moins de patients, d'analyses de patients, le devenir analyste devrait nous inquiéter au plus au point. Or généralement, au-delà d'un simple souci de clientèle, on serait porté à croire que la prolifération du nombre d'analystes témoigne de la vitalité du mouvement psychanalytique. N'y aurait-il pas à penser le contraire si on considère le devenir analyste comme une résistance à l'analyse elle-même ? En ce sens, comment ne pas soupçonner que devenir analyste c'est joindre un mouvement, qu'il soit de société ou de cartel, d'école ou de cause, inévitable mouvement d'analystes, qui contre-investit un autre mouvement, celui de la cure proprement dite ? Quant aux transferts, quittant le lit de la situation analytique, ils inondent les regroupements des

devenus-analystes, et contribuent désormais à la formation d'une communauté de déni qui devra ignorer la résistance qui aussi la constitue.

C'est que, dans ce devenir analyste, celui-ci réalise son rêve. En tenant son image pour réelle, il trouve ainsi à figurer sa conception en l'incorporant plutôt que de la laisser suspendue en une motion de désir, pour permettre la suite de cette autre forme de pensée qu'est la psychanalyse. Quand l'analyste se *figure* être analyste, il ne s'analyse plus. Dans cette perspective, au contraire, l'exigence de penser, propre à la psychanalyse, lui ferait perdre la face, le *défigurerait*, en interprétant son rêve, à l'opposé de la « prise en considération de la figurabilité⁶ » de celui-ci.



Désir de s'analyser ou désir d'analyser

De ce point de vue, une des questions les plus troublantes du savoir psychanalytique prend la forme d'un paradoxe quant à son essence même : s'agit-il de savoir analyser l'autre ou ne s'agit-il pas plutôt de savoir analyser l'inconnu de son savoir propre ?⁷ À quelles conditions une constante interrogation sur *notre* savoir est-elle possible ? Ce paradoxe prend corps plus que jamais dans une situation qui incarne à plus d'un titre la question du savoir, et en corollaire celle de la conception : l'analyse de celui ou celle qui veut devenir analyste. Dès lors, la tentation de la forme y trouve toutes les occasions pour qu'on y succombe, tant du côté de l'analyste que du côté de l'analysant. Pour celui-ci, la demande d'acquérir ce savoir l'enfonce dans le paradoxe de la question-réponse en acte du « comment on devient psychanalyste ? », subordonnant petit à petit la demande d'analyse à la demande de devenir analyste, rejoignant l'offre de l'analyste en cause, au risque de dénaturer la situation analytique. L'analyste, de son côté, est sollicité dans son désir de filiation, qu'il soit officialisé ou pas par un titre institutionnel, et requis de répondre à une demande, qu'il a pourtant engagée, dont désormais il aura peine à différencier l'objet de l'objet du désir. Si tant est que l'analyse doit révéler la vraie nature du désir et de son manque, dans cette conjoncture du devenir-analyste où l'objet fantasmatique est en passe de devenir réel, combien cette situation devient trouble, sinon inanalysable. D'autant que, chez l'analyste, cette demande de réalisation du désir d'être analyste ne peut que rejoindre un point relativement aveugle de sa propre analyse, tenté qu'il est d'emprunter une

voie familière où le connu risque de faire taire l'étrangeté, en reproduisant du visible plutôt que de donner à voir ce qui ne l'est pas.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres, alors qu'il devrait aller de soi que c'est précisément dans l'analyse du *candidat-analyste* que la psychanalyse est le plus en danger, au contraire, nous sommes souvent portés à croire qu'elle y est privilégiée ; qu'il s'agisse de la conception la plus répandue de l'analyse didactique comme devant comporter un en-plus, ou que ce soit la conception lacanienne de l'analyse didactique comme analyse pure. Passons vite sur les différents éléments qui ont constitué, en leur temps, ces conceptions illusoires de l'expérience didactique, pour retracer une attente fantasmatique commune envers ces situations qui vont produire un nouvel analyste, comme si ce type d'analyse, grosse de promesses, était exceptionnel.

Mais pourtant, cette mise en situation du paradoxe du savoir analytique et de son rapport à l'inconnu devrait échapper à toute attente uniforme. Ce ne serait, en effet, que dans la singularité de l'expérience de chacun que risquerait d'apparaître un savoir en mouvement qui renverserait une conception toute faite d'une formation déjà conçue comme un mode d'emploi prêt à assurer une filiation de l'identique. Mais le risque singulier d'un vivant transgressif, où le candidat ferait forcément rupture avec ses géniteurs supposés, n'est habituellement pas couru sans qu'il lui soit offert, sinon imposé, l'assurance d'une identité reconnue. Cette conception déjà établie exclut l'inconcevable d'une conception de soi qui devrait concéder à l'autre ce qui manque pour se concevoir soi-même, se référant moins à la différence sexuelle qu'à une conception psychanalytique du sexuel qui, elle, fait toute la différence.

Dans cette impasse de la pensée, l'accomplissement du désir d'analyser l'autre vient se substituer à ce qui maintiendrait les conditions d'un mouvement marqué forcément d'inachèvement : celui de s'analyser. On ne dira jamais assez jusqu'à quel point la tentation de la forme, plus encore de l'uniforme, fait intrusion dans cette situation chauffée à blanc qui n'attend que ce recours identitaire collectif pour amortir les excès de la vive expérience singulière d'indifférenciation réciproque et du potentiel agressif qui en est le corollaire, dans laquelle l'analysant et l'analyste sont

plongés, soustrayant l'un et l'autre à l'inconcevable prolifération imaginaire de la matrice transférentielle. C'est ainsi que les formes standardisées du devenir-analyste, d'autoreproduction en écho, peu importe lesquelles, des grandes sociétés comme des petits groupes, veillent sur le berceau du nouveau-né bien avant qu'il s'y trouve, désamorçant à travers les attentes de l'analyste qu'ils cautionnent la violence inhérente à toute nouvelle conception dans ce qu'elle a d'inattendu, là où le sexuel qui jaillit momentanément renverserait la pensée, la plongeant après coup, à la faveur du refoulement, dans l'obligation de nier qu'elle n'a pas tout ce qui lui faut pour concevoir, c'est-à-dire la part de l'autre, d'où lui vient tant le vivant d'Éros que le sexuel de mort.

Dans cette matrice à énigmes qu'est la rencontre analytique, premier lieu du devenir-analyste, la conjonction de la double conception, conception de la sexualité et conception de la pensée, replonge l'entre-deux analysant-analyste dans l'inexorable lien que la situation psychanalytique révèle mieux que tout autre à l'enfant théoricien-candidat : l'énigme de la conception posée par l'oscillation du « désir de savoir sexuel et du désir sexuel de savoir⁸ ». Le savoir psychanalytique, dès qu'il est mis à l'épreuve *in vivo*, est gagné par le sexuel qui le contamine à jamais même si, trop souvent, il s'en sortira indemne, purifié, supposément déssexualisé, exclusivement au service des fonctions liantes et conservatrices d'Éros, redevenu un savoir ignorant de ce qu'il permet du retour des forces qui lui sont opposées. Ce savoir épuré, dévitalisé, ne témoigne-t-il pas d'une conception plus incorporée qu'incarnée de la pratique analytique, plus au service de la multiplication des psychanalystes qu'au service de la psychanalyse comme expérience de faire advenir et penser la multiplicité ?



Et la peste, alors !

Je reviens à mon inquiétude. Si le développement de la psychanalyse se traduisait par la progression du nombre de collègues et du nombre de sociétés qui les regroupent, et il s'en trouve encore beaucoup pour continuer à le croire, depuis une dizaine d'années, comme je le prétendais au début de ce texte, plusieurs indices tendraient à faire penser que la pratique psychanalytique est en régression : qu'il s'agisse du nombre d'analyses en cours pour un analyste donné, ou que soit considéré le

glissement de la pratique psychanalytique proprement dite vers des dérivés psychothérapeutiques de tous ordres. On peut toujours s'en prendre à la récession économique, ou encore à la concurrence d'une offre de plus en plus diversifiée s'ajustant à une demande nouvelle, on peut affirmer que la psychanalyse ne serait plus de son temps, il reste une impression troublante que, dans la plupart des pays où il se fait de la psychanalyse, les analystes en feraient individuellement de moins en moins. Ceux qui font exception seraient généralement ce qu'on appelle des analystes de candidats, c'est-à-dire ceux dont plusieurs des analysants sont de futurs *psy*, toutes dénominations confondues.

Dans pareille conjoncture, qu'est devenu l'inévitable paradoxe du double désir : de s'analyser et d'analyser ? On a longtemps cru, et on croit encore, que d'analyser l'autre en devenant analyste, était la meilleure façon de continuer de s'analyser, d'assurer une auto-analyse infinie. Comme si le futur analyste pouvait trouver, dans son devenir, la voie de sortie qui lui permettrait d'échapper à l'impasse dans lequel son désir d'être analyste l'enfermait. Qu'il en soit sorti, cela ne devrait pas faire de doute. Mais comment ? D'abord reconnaissons le leurre narcissique de l'auto-analyse quant au sort qu'il fait à la part de l'autre, privé de cette condition pour s'analyser. Sans rencontre avec l'autre, pas d'analyse pas plus que de conception, et on ne saurait, à juste titre, appeler auto-analyse la tendance résiduelle à l'auto-interprétation qui, elle, peut être sans fin. Mais, bien entendu, la rencontre, toute nécessaire, ne suffit pas pour être décentré par la part inconnue de l'autre, pourtant toujours prête à poindre. Ainsi, pour l'analyste pratiquant, le nouvel analysant prendra toujours un peu la place de son ancien analyste, et dès que ce nouvel analysant veut devenir analyste à son tour, on soupçonne le risque d'autoreproduction imaginaire qui gagnera tôt ou tard l'exercice prétendu de l'auto-analyse, supposément favorisée par l'occasion d'analyser ce nouvel autre. Qu'il soit un analysant-futur analyste ou qu'il fût en son temps l'analyste de soi-futur analyste, dans quelle mesure *le nouvel autre* ne deviendra-t-il pas un autre soi-même qui ne pourrait donner naissance qu'aux formes déjà évoquées du semblable, dans la répétition transféro-contre-transférentielle ? Il va sans dire que, dans ces conditions en miroir, la conception semblera aller *de soi*.

Et de proche en proche, cette autoreproduction conservatrice, qui ne saurait tenir lieu de conception véritable, risque d'empiéter sur le champ d'inconnu qu'évoque la référence à l'inconscient, et au sexuel infantile, proposée par la psychanalyse. Faudra-t-il en venir à croire, que la production d'analystes en plus grand nombre, sans s'inquiéter de savoir s'ils sont pratiquants, compromet dans la même mesure la vie de la psychanalyse ? Nous retrouverions là le paradoxe que le devenir-analyste aurait tenté d'éviter : s'analyser, analyser. Ultimement, la résistance qui mène le candidat à devenir analyste, le soustrairait de l'exigence de s'analyser sans pour autant mettre fin à son analyse, car seule l'élucidation de son désir d'être analyste pourrait y mettre un terme véritable. Troublante hypothèse, difficile à porter, comme le démenti d'une belle vocation ! Dès lors captifs de ce dilemme qui nous rejoint tous, oserions-nous avouer qu'il nous vient de penser que seule une analyse non didactique risque d'être une analyse avec fin ?



Garder à vue ou rencontrer l'invisible

Pour peu qu'on s'apprête à devenir un permanent de la psychanalyse, il ne faudrait pas trop s'étonner de rater ce qui constitue l'expérience de la fin de sa psychanalyse, même si cette permanence ne saurait être que celle du psychanalyste en représentation. Mais, curieusement, dans l'intersubjectif de la situation analytique où l'on cherche à échapper au regard, seule l'interprétation psychanalytique devrait tenter, à partir de signes, de rendre visible, ce qui ne l'est pas. Et, le croit-on assez, il ne suffirait pas de suspendre le regard le temps d'une séance pour concevoir l'invisible. Seule la fin de l'analyse donnera rétrospectivement sa pleine efficacité à l'expérience de toute autre fin, comme à celle de chacune des séances. La fin d'une analyse ne serait pas, ce qu'on lui prête trop souvent, le temps de voir l'analyste tel qu'il est, mais bien plutôt d'avoir, de façon définitive, à le perdre de vue⁹ pour se retrouver enfin dans une solitude jusqu'alors inimaginable, forcé de croire enfin qu'on ne le reverra plus. Final accomplissement de la menace d'une perte, jusque-là désavouée, le deuil véritable ne pouvant se réaliser par la pensée tant que l'œil garde encore la preuve tangible, même à distance, d'un vivant supposément perdu.

Cette perte est donc d'autant plus inconcevable qu'elle est déniée par la force de l'identification à l'image de son analyste qui offre sans fin le semblant de sa présence. De ce vivant-là, le nouvel analyste pourrait malheureusement s'en contenter à l'abri des ruptures, à l'abri aussi d'une nouvelle conception du vivant au-delà du visible prévalent. Il aura beau s'entendre dire que le destin d'une analyse tient à la nature de la fin qu'elle se donne, rien à faire, tout semble suggérer au contraire la persistance d'une croyance inverse.

En ne s'inquiétant plus de ces interminables analyses que sont, de nos jours, bon nombre de démarches, pas plus que de ces analyses de futurs analystes qui s'arrêtent sans connaître de fin, n'en est-on pas venu à concevoir la psychanalyse comme une analyse sans fin, dont l'idéalisation de la prétendue auto-analyse infinie n'en serait que l'aveu ?

Ne dit-on pas, pourtant, que la psychanalyse sans fin fait perdre à celle-ci son efficace ? Maintenu dans un espace-temps suspendu, elle serait privée du risque de renversements après coup qui prennent le moi par son point aveugle et le prive soudainement de ses images prévisibles qu'il cherche toujours à garder à l'œil. Et ce ne serait que là, par cet effet de surprise, que la peste annoncée peut advenir, du côté de l'insaisissable, que nulle image ne peut appréhender. La peste n'a pas de forme. On n'en reconnaîtrait que l'effet par ce qu'elle déforme sur son passage. Elle traumatise et prolifère en se disséminant, prise d'un mouvement contaminant, sans fin, sans image pour sa diversité.

Car, entendons-nous bien, la peste, c'est la conception du sexuel que cherche à promouvoir la psychanalyse. Un sexuel éclaté, fragmentaire, refoulé comme pulsions partielles, antithèse de la formation génitale d'un individu à l'image unifiée. C'est ce sexuel-là, qui est sans fin en ce qu'il ignore le temps et le lieu, ne pourra être révélé que par ce qui lui oppose un temps-limite, celui du refoulement, pour le faire advenir en fondant une topique, une autre scène, déjà préfigurée, si l'on peut dire, par le refus de satisfaire le visible immédiat dans la séance. Toutefois ne pas voir n'est pas la perte de la prévalence du visible. Et, encore, ne pas voir n'assure pas la quête de l'invisible, car, le plus souvent, le champ visuel momentanément vide reste néanmoins occupé par le regard suspendu qui n'attend que le

signe du départ pour retrouver après la séance, l'image du corps de l'analyste à réincorporer.

Tant que cette image est gardée à vue, la peste reste inaccessible. Car on ne peut concevoir la peste qu'après coup, quand l'autre ne peut plus être réduit à celui qui est là, offert à nos yeux. La peste se conçoit par un soupçon contagieux qui interdit non seulement d'en croire ses yeux, mais qui refuse toute certitude à la pensée psychanalytique elle-même, ce qui aurait dû la rendre prudente, depuis le temps. Mais quand celle-ci s'arrête à définir, puisqu'il le faut, le devenir-psychanalyste, un inévitable glissement risque de nous éloigner de la psychanalyse elle-même et de son exigence interne la plus fondamentale : celle d'interroger sans cesse toute convention. L'exigence faite de mesurable, d'identifiable passe à l'externe. On n'aurait qu'à s'y conformer, qu'à satisfaire cette offre explicite, la réaliser, risquant évidemment de n'y trouver que ce qui est cherché.



Concevoir la peste

La revue québécoise de psychanalyse « Frayages », qui a cessé de paraître après 3 numéros, posait à sa toute première parution¹⁰ une question insupportable à laquelle certains pourraient croire aujourd'hui qu'elle n'a pas survécu. On y lisait sur la page de titre : « La psychanalyse est-elle mortelle ? ». Que voulait-on dire, mort de la psychanalyse, mort des psychanalystes ? Parler de la mort des analystes aujourd'hui, alors que leur nombre ne cesse de proliférer, pourrait sembler inopportun. Toutefois méfions-nous de croire que, parce qu'ils se multiplient, ils seraient tous atteints de la peste. Bien au contraire, l'image surmultipliée des analystes issus d'une conception uniforme, comme néoformation d'une analyse sans fin, ne serait-elle pas la figuration perversifiée de la peste ? Concevoir des analystes à la place de concevoir la peste. Car il ne suffit pas de l'attraper, il faut concevoir pour soi la peste venue d'un autre, conçue d'abord dans la désunion, comme la mise à mort répétée de ce que j'ai appelé *la tentation de la forme*. Ce n'est qu'à partir d'une coupure radicale que peut advenir cet autre vivant, ni concept ni enfant, sexuel invivable sans l'acte de pensée qu'est la psychanalyse qui doublement le conçoit, sexuel de mort inconcevable pour l'individu qui ignore la division du sujet.

Pour replacer à l'interne l'exigence de la découverte psychanalytique, moins liée à la mort réelle qu'à la pulsion de mort en tant qu'antagonisme radical au cœur de la vie psychique, reprenons, en la modifiant, la question du premier numéro de « Frayages » : « La psychanalyse a-t-elle une fin ? », une fin qui ne saurait ni donner ni guérir la peste, mais plutôt une condition pour la concevoir, une fin pour penser la dispersion.



NOTES

1. A. Green, « Réflexions libres sur la représentation de l'affect », *Revue française de psychanalyse*, vol. XLIX, n° 3, 1985.
2. Monique Schneider, « La culpabilité et l'éthique originaire », *Trans*, n° 2, printemps 1993.
3. J. Imbeault, « Le mouvement psychanalytique II », *Trans*, n° 2, printemps 1993.
4. Selon l'appellation lacanienne.
5. Selon la conception de Jean Laplanche.
6. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967.
7. P. Aulagnier, « Sociétés de psychanalyse et psychanalyste de société », in *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, 1986.
8. Comme le formule J.B. Pontalis dans sa préface à la nouvelle traduction du Léonard de Freud, (*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio bilingue », 1987).
9. J.-B. Pontalis, « Perdre de vue », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 35, 1987.
10. *Frayages*, n° 1, 1984, Montréal, Société d'éditions Frayages.